

Équations de la prise de risque

Istvan Kantor

Number 127, Fall 2017

Risques et dérapages 2/2

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86308ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kantor, I. (2017). Équations de la prise de risque. *Inter*, (127), 4–9.

LONG LIVE THE SPIRIT OF FAILED REVOLUTION



> Istvan Kantor, *Rebel*, White Water Gallery, North Bay, 2013.

ÉQUATIONS DE LA PRISE DE RISQUE

► ISTVAN KANTOR

Bulletin de nouvelles de 18 heures – Mauvaise nouvelle : si vous faites des choses qui n’ont jamais été faites auparavant, votre potentiel d’échec est élevé. Bonne nouvelle : si vous ne prenez aucun risque et ne repoussez aucune frontière, vous ne pourrez réaliser rien de nouveau, d’inspirant, d’hallucinant ou de révolutionnaire. Informations de dernière minute : prendre des risques mène souvent à l’échec, mais l’échec mène ensuite souvent au succès. L’échec fait partie du processus d’expérimentation sans lequel le monde serait stagnant, dépressif et mort. On peut souvent considérer l’échec comme un succès, surtout de manière rétrospective. Triste nouvelle : les révolutions victorieuses laissent place à des dictatures impitoyables, alors que les révolutions vaincues sont suivies de punitions impitoyables. Heureuse nouvelle : quand vous attendez votre exécution sur la potence, vous savez que c’est votre moment de victoire.

MON RAPPORT AVEC L’ÉCHEC

L’histoire, ses ruines et son sang nous accablent avec des faits. À la fin de sa vie, il se peut qu’une personne se rende compte qu’elle a gaspillé un temps infini sur une seule idée, celle qui a guidé son existence. Mon père m’a toujours dit de me concentrer sur une seule chose : « Si tu fais plusieurs choses en même temps, tu as plus de chances d’échouer. » Mais je n’ai pas voulu m’adonner à une seule activité. « Tout ou rien » n’était pas mon choix. J’ai toujours été intéressé par trop d’activités et de sujets différents : la biologie, le métier d’acteur, les sports, la philosophie, le sexe, la musique, la poésie, la magie, la politique, les films, la nature, la cuisine, la mode, l’art, la révolution, l’histoire, les mathématiques, l’hypnotisme, l’architecture, la mythologie, la pêche, le yoga, etc. J’ai bien essayé d’être accepté dans une école de cinéma, mais j’ai été rejeté dès la première audition.

Risque = Échec = Succès



> Istvan Kantor, *King of Disaster*, performance au volcan Merapi volcano, Yogyakarta, Indonésie, 2011.

J'ai joué dans un groupe de musique bruitiste, et nous avons été bannis de tous les bars. J'ai joué dans un trio de musique folk, Kantor Inform, et notre tournée en Hongrie a pris fin quand les autorités ont fermé notre club à Budapest, que nos spectacles ont été annulés et que nos enregistrements radio ont été supprimés. J'ai été l'objet d'une enquête par les autorités gouvernementales pour avoir participé à des manifestations politiques et j'ai vécu sous surveillance. Pendant ce temps, j'ai étudié à l'Université de médecine de Budapest, mais j'ai échoué à l'examen d'anatomie. À la fin de mon évaluation, mon professeur d'anatomie, le Dr János Szentágothai, un neurobiologiste respecté, spécialisé dans la recherche sur le cerveau, m'a dit ces mots particuliers : « Il paraît que vous écrivez de la poésie. Vous devez décider entre être médecin ou être poète. » Puis, il m'a mis dehors. Mon père était anéanti mais, pour ma part, je considérais tous ces échecs comme un grand succès en fin de compte. Le moment était venu : je devais choisir entre la contemplation et l'action. L'action la plus utile est d'essayer de remettre en route sa propre vie. Rétrospectivement, je remercie toutes les personnes qui ont grandement contribué à mon désastre personnel. Elles m'ont mis sur la bonne voie, m'ont mené à fuir et à devenir le maître de mon destin. Néanmoins, où que j'aille, je suis toujours resté du côté de la lutte.

MON IDENTITÉ

Lors d'une situation sociale, quand les gens me demandent ce que je fais dans la vie, je réponds habituellement : « J'organise une révolution. » Je n'aime pas dire : « Je suis un artiste. » En fait, je n'ai jamais voulu m'octroyer le titre d'artiste, c'est probablement pourquoi j'ai inventé le terme *néoïsme*. « Je suis néoïste ». C'est la meilleure réponse que je puisse donner dans les vernissages quand je veux tirer parti du moment et transformer une conversation banale en quelque chose de plus excitant. Parler de néoïsme est passionnant, car personne ne sait ce que cela veut dire, et moi non plus. Je ne le fais pas pour mon seul plaisir, mais aussi parce que je veux mettre au défi mon ou mes interlocuteurs et voir ce qui arrivera ensuite. Cela peut engendrer un débat, une dispute, une amitié, une émeute ou un espace vide. Naturellement, je ne connais jamais l'issue de la conversation, et c'est la partie que je préfère. En disant « Je suis un artiste », je rendrais la tâche facile à mes interlocuteurs. Mais en disant « Je suis ici pour commencer une révolution », je prends un risque et mets en place une ambiance très différente. On le sent immédiatement. Ce n'est pas seulement une tentative d'animer la conversation en lançant une idée spirituelle pour nourrir l'ambiance festive ; c'est une déclaration. Ces temps-ci, j'ai aussi tendance à dire « Je suis un artiste submergeant », ce à quoi les gens réagissent avec un drôle d'air de questionnement. En fait, ce n'est pas vraiment une blague, même si cette affirmation a une connotation ironique. C'est mon témoignage : « Je suis le capitaine de ce bateau qui coule et je ne le quitte pas. Être un artiste submergeant est le plus grand accomplissement de ma vie. »

Moi = Échec = Succès

Identité = Risque = Échec = Succès

CE SONT EUX QUI M'ONT DIT DE FAIRE ÇA !

La vérité, c'est que j'ai commencé à me considérer comme un révolutionnaire tôt dans ma vie. La révolution hongroise de 1956 a produit un effet durable sur moi, qui m'a suivi toute la vie. C'était une expérience traumatisante pour un enfant de sept ans. Depuis ce jour, j'ai toujours voulu devenir un révolutionnaire. J'ai grandi en lisant des biographies d'individus héroïques et courageux et de héros révolutionnaires légendaires qui se sont rebellés contre des systèmes oppressifs et ont sacrifié leur vie pour des révolutions, comme Jeanne d'Arc, Sándor Petőfi, Spartacus, Prometheus, Ernesto Che Guevara, Rosa Luxemburg, Emiliano Zapata, Emma Goldman, Léon Trotsky, Lénine, Buenaventura Durruti, Alexandra Kollontai, Gandhi, Józef Bem et Lajos Batthyány. Durant toute ma vie, les personnes m'ayant le plus impressionné sont les artistes, les activistes sociaux et les militants politiques qui ont pris des risques et qui se sont toujours tenus du côté subversif de la création comme Guy Debord, Angela Davis, Diego Rivera, André Breton, Albert Camus, Andreas Baader, Tristan Tzara, Lajos Kassák, Frida Kahlo, Tamkó Sirtó Károly, Kazimir Malevitch, William Blake, Chris Burden, Vito Acconci, Marcel Duchamp, Ulrike Meinhof, les actionnistes viennois, Tamás Szentjóbby, Joseph Beuys, Alfred Jarry, Robert Filliou, Joris Ivens, Rachel Rosenthal, László Beke, Dick Higgins, David Zack, Blaster Al Ackerman, Carolee Schneemann, George Maciunas et d'autres. Je pourrais les accuser et dire : « Ce sont eux qui m'ont dit de faire ça ! » Je pourrais appeler cette liste de noms le *Manifeste de la prise de risque*.

Idoles = Risque = Échec = Succès

UN INCIDENT À LA FRONTIÈRE

Passer une frontière a toujours été risqué pour moi. La frontière la plus difficile à passer est celle des États-Unis. À la frontière américaine, il est évident que je ne dis jamais que je suis un révolutionnaire. J'essaie de ne rien dire en dehors de mes réponses, les plus courtes possibles. Je ne prends même pas le risque de dire que je suis un artiste. Si vous dites que vous êtes un artiste, vous serez immédiatement considéré comme suspect : on vous fouillera pour trouver de la drogue ou on vous posera des questions en lien avec la pornographie ou l'activisme politique. Je dis que je suis technicien. Mais quoi que je dise, mes paroles sont vaines si les douaniers recherchent mon nom dans leur ordinateur et font défiler les informations accumulées à mon sujet. Ils verront que j'ai un casier judiciaire aux États-Unis et dans d'autres pays, ils remarqueront que j'ai été arrêté dans les musées plus souvent que j'ai exposé en leurs murs. Si je suis chanceux et que le douanier a un certain respect anormalement étrange pour les artistes criminels comme moi, il me laissera passer. Sinon, je ferai l'objet d'une enquête.

C'est ce qui s'est passé récemment, le 6 décembre 2016, en route vers New York pour le lancement d'un nouveau livre, *Rivington School: 80s New York Underground*. Ce livre retrace l'histoire des événements artistiques marginaux qui ont eu lieu dans le Lower East Side de New York dans les années quatre-vingt, organisés par la communauté artistique de l'école Rivington. J'ai participé activement à ce mouvement et j'ai dirigé la rédaction du livre. J'avais prévu parler et performer au lancement, à Howl !, une galerie et un lieu de performances sans but lucratif sur la 1^{re} Rue, juste en bas de Bowery. Habituellement, je n'apporte pas grand-chose quand je vais aux États-Unis, car je sais que cela peut entraîner des problèmes et des complications, alors j'essaie de faire très attention à ce que j'apporte. Mais cette fois, je n'ai eu d'autre choix que de mettre dans mon sac mes accessoires pour la performance qui se déroulait peu après mon arrivée : un mégaphone, de la colle caoutchouc (pour le feu), des brassards rouges, des drapeaux rouges, des pantalons et des chapeaux militaires, une trousse de prise de sang, du matériel sonore, etc.





> Istvan Kantor, *Pieta*, Winnipeg, Manitoba, 2013.

Dès le début de la procédure, j'ai eu l'impression paranoïaque que les douaniers m'attendaient et qu'ils savaient que nous arrivions. J'ai tout de suite eu cette impression à cause de leurs questions et j'ai senti qu'ils ne nous laisseraient pas entrer aux États-Unis. J'ai été surpris qu'ils ne me demandent pas si j'avais déjà été arrêté ou si j'avais déjà fait l'objet d'accusations criminelles aux États-Unis, comme c'est le cas la plupart du temps. Ils m'ont demandé si j'avais un objet pointu dans mes bagages, comme une aiguille, qui pourrait blesser des gens. On ne m'avait jamais posé cette question à la frontière avant. Il me semblait évident qu'ils savaient que je transportais des aiguilles avec moi. J'ai répondu « non » seulement parce que j'avais mis les aiguilles dans des récipients de plastique scellés pour qu'elles ne puissent blesser personne. Mais le douanier qui dirigeait la fouille n'a pas arrêté avant de trouver ma trousse de prise de sang contenant les aiguilles. Je leur ai dit que j'étais infirmier, mais que je ne travaillais plus dans le domaine. J'ai travaillé comme infirmier quand j'avais 20 ans et que j'habitais à Budapest. Je n'ai aucun document officiel récent qui le prouve. « Pourquoi êtes-vous en possession d'aiguilles ? » m'ont-ils ensuite demandé. « Pour prendre du sang dans mon bras et l'utiliser pour faire de l'art. » C'est à ce moment qu'ils se sont mis à me crier dessus et qu'ils m'ont accusé de vouloir mettre en danger des citoyens américains en lançant mon sang sur les murs d'un musée, un sang qui pourrait transmettre une maladie mortelle à des personnes innocentes. Ils m'ont demandé tous les noms des musées où j'ai été arrêté et m'ont posé toutes les questions ayant un lien avec eux. J'avais l'impression de donner une conférence à des étudiants en art, sauf que mes « étudiants » étaient armés, portaient un uniforme et se foutaient bien de l'art. J'étais un suspect : ils voulaient prouver que j'étais un dangereux fanatique, une sorte d'extrémiste politique. Même les quatre feuilles blanches trouvées dans mon sac à bandoulière ont fait partie de l'enquête. Ils voulaient savoir ce que j'allais écrire sur ces feuilles.

Après, on nous a emmenés dans une salle spéciale pour prendre nos empreintes digitales et des photos d'identité. C'est à ce moment qu'une interrogation plus sérieuse a débuté, particulièrement au sujet de mes voyages en Chine et ailleurs. Le fait que j'aie un visa de dix ans pour la Chine tamponné dans mon passeport les dérangeait beau-

coup. J'ai expliqué que j'enseignais en Chine et que j'y exposais mon art. Ils voulaient aussi savoir si j'avais visité la Libye, le Pakistan, la Palestine ou tout autre pays du Moyen-Orient et si j'avais participé à des camps d'entraînement. Ils ont continué à me questionner sur ce sujet longtemps, ne lâchant pas l'affaire, presque comme s'ils voulaient que j'avoue et que je confirme leurs soupçons sur mon rapport avec une quelconque organisation islamique.

Jusqu'à ce moment, toute l'affaire me semblait plutôt ridiculement exagérée mais, quand l'enquête a pris cette direction, la situation est devenue vraiment alarmante. On se serait cru dans *Darkness at Noon*, sauf qu'il était minuit et qu'on était à la frontière des États-Unis. Les démons avaient été libérés et les zombies aussi. Ils étaient environ cinq dans leur uniforme noir à essayer de m'intimider, armés et m'entourant. Ils ont également fait des recherches sur leurs ordinateurs et m'ont posé de plus en plus de questions sur mon éducation, les villes où j'ai vécu, les endroits où j'ai été arrêté, emprisonné et poursuivi, etc. J'étais alors détenu dans une autre pièce pendant qu'ils questionnaient ma partenaire, Lynda. Elle est travailleuse sociale à Toronto, mais elle a eu droit aux mêmes questions, en plus des questions sur moi et sur notre relation.

Quelques heures avant notre arrivée à la frontière de Fort Érié/Bufalo, la nuit était déjà bien avancée. Nous nous sommes assis sur un banc surveillé par quelques douaniers. J'ai fait quelques suggestions à Lynda sur ce qu'elle devrait faire si on m'emmenait en prison. J'ai fait un peu de respiration yogique pour me calmer parce que je me sentais comme si mon corps allait exploser. Finalement, deux douaniers nous ont emmenés à l'extérieur mais, au lieu de nous mettre en prison, ils nous ont renvoyés au Canada. Notre conducteur a donné nos passeports au garde-frontière canadien, avec un autre morceau de papier que nous n'avons jamais pu voir, qui contenait les renseignements de notre dossier, je suppose. Personne ne nous a jamais dit la raison juridique exacte de notre expulsion. Les douaniers canadiens nous ont redonné nos passeports et nous sommes retournés à Toronto.

Art = Risque = Succès = Échec



> Istvan Kantor, *King of Disaster*, performance au volcan Merapi volcano, Yogyakarta, Indonésie, 2011.

KING OF DISASTER

Songs of the Anti-Hero Cycle

My constant fear is that one day
I'll be the front page on a monday
Burned out, confused and tired
I'll be the face to be admired

Success is killing me, it's murder
Losing the game takes you further
I got to tell you this darling
I'm only happy when I'm starving

Success is empty adornment
Watching pop-stars is a torment
Old glory is the abuser
I'd rather die as a loser

Misery for inspiration
It heals the wounds of the nation
All my pockets might be empty
But in my brain there is plenty

Fear, fear, fear !

Let's have a final date honey
Let's sell our souls and burn the money
Let's throw our hearts into the fire
And watch the flames of our desire

When fear is gone victory follows
You'll see me smiling on the gallows
I am the slave and the master
I am the King of Disaster

Have no fear !

> Paroles et musique : Istvan Kantor. Images tirées de la vidéo : www.youtube.com/watch?v=rfttjRHK-o.

LA CHANSON

La création prend racine en chacun de nous tout au long de notre vie. Grâce au travail acharné que j'ai poursuivi toute ma vie, je me suis créé un certain personnage que j'explore dans la chanson qui suit. J'ai produit une vidéo sur ce personnage pendant une résidence à Yogyakarta, Indonésie, en 2011, organisée par Iwan Wijono du Performance Klub. Le tournage s'est déroulé au volcan Merapi peu de temps après son éruption, alors que la lave était encore chaude. Nous avons réussi, je ne sais comment, à passer les barrières de sécurité qui bloquaient les routes menant à la zone dangereuse et à atteindre le paysage de la dévastation totale. L'air était rempli de l'odeur de gaz volcaniques, dont le soufre. Respirer était difficile. L'asphyxie peut provoquer le coma ou la mort, mais c'est là que nous avons installé notre camp pour une demi-journée. Le site du désastre est devenu la toile de fond de la fuite d'un fugitif agitant un drapeau rouge. La vidéo a un contenu autobiographique et raconte une courte période de ma vie. Au début, j'avais prévu d'utiliser cette idée pour une grande installation multimédia dotée d'une technologie de pointe. Toutefois, comme cela m'arrive souvent, je n'ai pas réalisé mon plan de créer une œuvre monumentale avec un système de commande robotique interactif et une projection vidéo géante sur plusieurs écrans. Je ne l'ai pas fait surtout à cause de problèmes financiers qui engendrent souvent une peur de l'échec chez moi. Laissez-moi me répéter : expérimenter quelque chose qu'on n'a jamais fait avant engendre la peur de l'échec. La peur de l'échec fait en sorte que les gens évitent de prendre des risques et d'accomplir de nouvelles choses, les empêchant ainsi d'atteindre leur but. La peur du succès fonctionne de manière assez similaire.

Finalement, j'en ai fait une chanson par le biais d'une vidéo à canal unique, que j'ai pu produire, enregistrer, mélanger et diffuser moi-même à peu de frais. Son titre, *King of Disaster*, est de circonstance. Je me rends toujours compte à la fin que c'est plus réussi ainsi parce que cette forme préserve mon identité bien mieux qu'un grand spectacle visuel qui aurait pu impressionner les spectateurs, mais qui aurait échoué à faire connaître tous les aspects personnels de mon travail. Le grand art s'accomplit toujours envers et contre les dieux, les rois, les maîtres, l'autorité, la famille et les meilleurs amis tout comme les démons et les esprits... En d'autres termes, l'artiste est seul contre le monde, seul contre sa propre entité. Enfin, la mission est accomplie par un fugitif fou ayant subi le rejet, mettant fin à la chasse au trésor. ◀

Moi = Peur = Art = Identité = Risque = Échec = Succès

Traduit de l'anglais par Véronique Garneau-Allard.

Photos : courtoisie de l'artiste.

Istvan Kantor vient de nulle part et n'est chez lui nulle part. Il n'est pas né et ne mourra jamais. On le connaît aussi sous le nom de Monty Cantsin, néoïste et star-de-la-pop-libre-de-droits. Selon Kantor, les musées sont des prisons. « Je le jure devant Dieu », déclare-t-il en agitant un drapeau rouge, « jamais mon art ne sera politiquement correct ; jamais il ne sera mortellement ennuyeux comme l'art des musées. » Sa discipline artistique principale est la révolte. Il transforme le sang en or.